



Catherine Gravet

## Dépouiller des archives pour éditer des textes « résiduels » : le cas Alexis Curvers

### LOOKING THROUGH THE ARCHIVES TO EDIT REMAINING TEXTS: THE CASE OF ALEXIS CURVERS

**Abstract:** The novelist Alexis Curvers is the author of the famous *Tempo di Roma* (1957). The Belgian novelist, who is actually considered as minor or quite irrelevant in the French literary society, has left behind him a lot of archives, which can be referred to as “literary remains.” What is the purpose of publishing those “remains”? Letters give us information about Alexis Curvers’ life as well as many other aspects of literary creation. His diary, two unfinished stories, “La vérité vous délivrera” (Truth will free you) and “Les détours obscurs” (Dark detours), thousands of brief notes; this is all the work Curvers did not publish during his lifetime. Our reflection on these unpublished texts addresses some key issues about the man’s creative act (if any), more precisely about Curvers’ inability to complete a piece of writing and the reasons for publishing some posthumous texts.

**Keywords:** French-speaking Belgian Literature; Publishing; Archives; Diary.

### CATHERINE GRAVET

Université de Mons, Belgique  
Catherine.gravet@umons.ac.be  
DOI: 10.24193/cechinox.2017.33.09

*Tempo di Roma* : le titre s’impose rapidement à Alexis Curvers (Liège, 1906-1992) quand il commence son « histoire romaine ». À peine Robert Laffont l’a-t-il publiée, en février 1957, que les librairies parisiennes sont en rupture de stock : à 51 ans, Alexis Curvers connaît enfin le succès, confirmé par les prix Sainte-Beuve (1957) et Prince Pierre de Monaco (1960), ainsi que par de nombreuses rééditions et traductions. Ses efforts sont récompensés, ses vœux comblés et le désespoir peut suspendre son travail de sape. Mais pourquoi un succès si tardif alors que les premiers pas chez Gallimard en 1937 étaient si prometteurs ? La guerre a coupé l’herbe sous le pied de celui qui marchait vaillamment sur les traces de Stendhal, de Marcel Proust et d’André Gide.

Et pourquoi un succès si éphémère, qu’aucun autre roman ne viendra confirmer ? Aujourd’hui, *Printemps chez des ombres* (Gallimard, 1939) et *Tempo di Roma* sont disponibles dans la collection patrimoniale « Espace Nord » à Bruxelles, le *Monastère des deux saints Jean* a été réimprimé (Actes Sud, 2005) sans qu’Alexis Curvers ne suscite tout l’intérêt qu’il



mérite. C'est ce que signalent la plupart des articles parus en 2006 à l'occasion du centenaire de sa naissance : les positions idéologiques qu'il a prises durant les dernières années de sa vie lui nuisent auprès des critiques. Les contempteurs qui le frappent d'ostracisme préfèrent occulter la première voie dans laquelle il s'était engagé. Ses premiers récits, notamment *Le Ruban chinois*, mais aussi *Bourg-le-Rond* (Gallimard, 1937), de même que ses articles d'avant-guerre, révèlent un intellectuel résolument à gauche, en révolte contre l'Église de Pie XI.

Le public cultivé ne manque pas d'idées reçues concernant Alexis Curvers, « dernier écrivain néo-classique en Belgique ». Mais celui qu'on imagine comme l'amoureux inconditionnel de Rome aurait aussi bien pu écrire un Temps de Venise, de Berlin ou des Pyrénées. Le « vieux facho réactionnaire » était membre de la Ligue des Intellectuels antifascistes avant la Seconde Guerre mondiale. Son *Pape outragé* (Laffont, 1964), manifeste de sa croisade intégriste contre l'Église de Vatican II, ne ressemble-t-il pas, en dernière analyse, aux critiques virulentes qu'on trouve déjà sous sa plume en février 1924, dans son journal : « le catholicisme édulcoré d'aujourd'hui en est arrivé à un rare degré d'avachissement. Trop de chrétiens dorment sur les lauriers conquis par les martyrs des Catacombes<sup>1</sup> ». Ou à celles que publie la revue belge anti-fasciste *Combat* en 1938<sup>2</sup> ? Selon Curvers, durant la Guerre d'Espagne, le pape doit accomplir la mission du Christ sur terre au lieu de bénir les armes qui partent pour l'Éthiopie.

Curvers, dont l'écriture en a émerveillé plus d'un, est aussi capable de commettre des textes insipides ou ennuyeux.

Les lecteurs de *Tempo di Roma*, séduits par la légèreté et la dérision qu'ils y ont découvertes, voient en Curvers un joyeux drille, plein d'humour et de répartie, alors qu'il sombrait dans de terribles dépressions, liées au sentiment d'impuissance qu'il éprouvait notamment face à ses rivaux français. L'écrivain Henri Calet (1904-1956)<sup>3</sup>, auteur de Gallimard, publie ses romans *La Belle Lurette* en 1935, *Le Mérinos* en 1937 – la même année que *Bourg-le-Rond* de Curvers –, *Fièvre des polders* en 1939 – l'année de *Printemps chez des ombres* de Curvers –, et encore *Le Bouquet* en 1945 et *Le tout sur tout* en 1948. Curvers a sans doute quelques motifs de se sentir jaloux de ce « mécénat exceptionnel » à l'égard du « petit Calet<sup>4</sup> ».

À Paris, Curvers n'est rien d'autre qu'un provincial parmi d'autres. Gallimard fait la sourde oreille ou refuse de publier les manuscrits envoyés – un conflit avec Jean Paulhan n'arrange pas les choses. Même Marie Delcourt, dont la bibliographie n'a rien de chétif, se décourage : l'éditeur a égaré son dernier manuscrit. Dans *La Revue vivante* (Dison, à l'Enseigne du plomb qui fond), à l'automne 1949, Curvers publie un *Petit dialogue pour illustrer les conditions de la vie littéraire en Belgique*, plein d'amertume sur la condition de l'écrivain français de Belgique<sup>5</sup>. L'écrivain qui a décidé de vivre de sa plume et de rester en Belgique souffre le martyr. La première obsession est d'écrire en français :

Disgrâce d'être belge, de vivre « au pays du langage impur et des figures molles », comme je me le répétais l'autre jour dans l'autobus. Si j'étais né Français, il me semble que je pourrais au moins écrire naturellement bien, au



lieu qu'ici, n'obtenant rien de moi que par effort, écrivant dans une langue qui n'a que l'apparence de ma langue maternelle, j'ai toujours l'impression que je ne suis pas un vrai écrivain, que je triche.

Seconde obsession : se faire éditer. « Nous avons en Belgique une curieuse tendance à méconnaître, sinon à ignorer ce qui se fait chez nous d'important » écrit Curvers<sup>6</sup>. C'est en résumé l'argument du *Petit dialogue* :

Tout roman édité ailleurs qu'à Paris a été refusé par un ou plusieurs éditeurs parisiens. [...] Instruits par l'expérience, et ignorants par préjugé, ni la critique, ni le public belges ne prennent le livre belge au sérieux. [...] Il arrive exceptionnellement qu'un critique français fasse l'éloge d'un livre paru en Belgique. Cela fait plaisir à l'auteur mais ne lui sert plus de rien, car à ce moment son livre n'est plus trouvable en Belgique et ne l'est toujours pas en France, où le livre belge pénètre peu. L'heureux auteur écrit cependant un nouveau livre, le propose à des éditeurs parisiens, en cas d'échec se rabat sur un éditeur belge, et tout recommence. C'est une histoire sans queue ni tête, où tout le monde a tort et tout le monde a raison, mais où se gaspillent, de manière parfois tragique, beaucoup d'efforts et même le talent. Le problème de l'édition belge me paraît insoluble, comme d'ailleurs celui de toute édition française hors de Paris.

Ce panorama défaitiste explique déjà pourquoi les tiroirs des écrivains belges

sont si remplis d'inédits. Curvers, qui tente désespérément de vivre de sa plume, doit mendier la reconnaissance. Le créateur, couvert d'infamies, est mis au ban de la société, ses ailes de géant l'empêchent de marcher...

### Archives : des résidus ?

Dans ce contexte, loin d'être victime de tous ces préjugés sur l'écrivain, ou de vouloir justifier la valeur de ce que la postérité a retenu, nous envisageons d'écrire une biographie d'Alexis Curvers qui devait élucider bien des « mystères » : pourquoi écrit-il ? Pourquoi cesse-t-il d'écrire ? Que faut-il savoir de sa vie privée pour le découvrir ? pour comprendre ses états d'esprit ? D'où viennent les histoires qu'il raconte ? Comment crée-t-il ? Pourquoi aborde-t-il tous les genres littéraires au lieu de privilégier le roman, sans parler des divers métiers du livre qu'il pratique ? Quelles stratégies met-il en place pour se faire éditer ? Quels sont les liens entre la vie et l'œuvre ? Pourquoi ses positions idéologiques changent-elles radicalement ? Etc. Nous avons commencé à dépouiller les archives qui nous avaient été confiées dans l'espoir d'y dénicher des perles mais nous aurions pu abandonner rapidement : nous avons beau ouvrir les caisses humides, nous n'y trouvons qu'un amoncellement de notes et de notules... Qu'allions-nous pouvoir tirer de ces montagnes de papiers ? Considérant l'espoir de son neveu, Philippe Curvers<sup>7</sup>, qu'une dette morale envers son oncle a poussé à exhumer les archives, de trouver de grands textes inconnus, nous avons entamé quelques travaux d'édition ou d'édition critique.



## Le journal

Nous avons de multiples carnets et feuilles volantes, des tapuscrits à trier ; le manuscrit de *Bourg-le-Rond* était dans les caisses<sup>8</sup>. Une abondante correspondance avait été conservée... En de multiples occasions nous avons cité ces lettres qui répondaient à nos interrogations mais en suscitaient d'autres. Curvers, usager du courrier électronique, notre travail en eût été bien réduit.

Pour aborder la question du « résiduel », la première étape sera les carnets qui constituent le journal de Curvers. Peu intime, il contient certes des confidences, mais rien que ne puissent lire sa femme, ses frères, ses amis. Certains passages importants de son existence sont complètement passés sous silence. De l'adoption ratée d'un petit exilé basque durant la Guerre d'Espagne au bonheur de publier enfin son chef-d'œuvre, rien ne transpire. Sur ses amours interdites, on ne lit guère que quelques allusions, entre les lignes, à un certain Raymond par exemple.

Alexis Curvers souhaitait la publication de ces carnets, qui comportent d'ailleurs très peu de corrections, comme s'ils avaient été recopiés. S'il s'agit d'un premier jet, on comprend mieux les conseils de quelques amis : Curvers écrit naturellement bien et de manière élégante, pourquoi, toujours insatisfait, se torture-t-il au point d'être incapable d'achever un texte ? Mais au bout du compte, n'est-ce pas cette difficulté qui confère à l'œuvre quasi miraculeusement terminée sa force ou sa grâce ?

Sur la page de garde du deuxième carnet (qui commence le 13 décembre 1935 et se termine le 29 février 1940) est

précisée l'intention de publication intégrale, explicite :

Si l'on décide d'éditer celui-ci [mon journal], je désire que ce soit intégralement, sans suppressions ni corrections, en respectant ponctuellement mon texte. Sinon, qu'on s'abstienne d'en rien publier. Merci d'avance aux amis qui voudront bien se charger de réaliser mon vœu.

Alexis Curvers

Mais il semble bien remettre à autrui la tâche d'éditer ces carnets et on ignore tout des démarches qu'il aurait pu entreprendre pour se faire publier, sauf qu'il est alors ami avec Louis-Daniel Hirsch, directeur commercial des Éditions de *La N.R.F.*, membre du comité de lecture de la Librairie Gallimard depuis 1922. Sans doute place-t-il trop ses espoirs de publication dans ses relations amicales avec certains intellectuels qu'il croit influents. C'est le cas d'André Gide, de Jean Schlumberger, d'Aline Mayrisch, de la baronne Boël...

Un sixième cahier démarre le 10 décembre 1942 sur ces lignes anxieuses qui orientent l'objectif du journal – il s'agit de compenser le manque d'inspiration, l'incapacité à terminer le roman *Plaisirs sous la cendre*, qui devait suivre *Printemps chez des ombres* :

Il m'est pénible de ne pas écrire du tout. Je commence ce cahier en attendant mieux, pour y noter au moins quelques faits ou impressions, faute de pouvoir tout exprimer.

Substitut de la « véritable » création, poésie ou récit, le journal, pour ce



« romancier-né » est un pis-aller. À plusieurs reprises<sup>9</sup>, cependant, il se plaint de la médiocrité de ce qu'il écrit ; il n'arrive pas à la cheville de ses modèles, Gide ou Dabit<sup>10</sup> ; il n'y jette que des « débris », n'y raconte que « l'inattendu », ou « l'anecdotique », ne dit rien de sa vie intérieure...

C'est de plus en plus le matin que je devrais écrire, fixer du moins sommairement les embryons d'idées dont je me sens « gros » au réveil. Il y a comme une nuée dans mon esprit, pleine de promesses et de mystères qu'il faudrait percer. Mais alors interviennent la radio, l'ouverture des rideaux, ma toilette, l'entretien du feu, la corvée des cigarettes, le déjeuner, le ménage, puis les courses, et je me retrouve à midi complètement à sec. Il ne me reste plus que des bribes de pensées, des souvenirs de faits ou de mots, alors que, ce qu'il aurait fallu saisir et retenir, c'était l'impression de l'ensemble où ils baignaient, impression maintenant effacée. [...]

Ma plume est toujours en retard sur ma pensée, et ma pensée elle-même sur mes impressions. Je comprends les choses *après coup*, j'ai, non seulement l'esprit, mais l'intelligence de l'escalier. De toute la substance spirituelle que je gâche et perds en raison de mon actuelle impuissance à *créer*, je ne sauve que les débris recueillis dans ce journal. Beaucoup d'autres ne subsistent qu'un jour ou deux dans ma mémoire sans force, idées parfois belles dont je me dis pour me consoler : « ça reviendra dans mon roman », et puis que j'oublie. (18 octobre 1944)

Curvers se sent coupable de ne pas produire ce que tout le monde espère ; il pense certainement à se justifier des accusations de paresse qu'il encourt<sup>11</sup>. Ses amis qui connaissent son admiration pour La Fontaine, compare le couple à la cigale (Alexis) et la fourmi (Marie)... Est-il parfaitement sincère ? Il évoque brièvement le problème théorique de la sincérité dans une lettre à son ami Paul Dresse :

[C]ombien tout journal, en lui-même, est nécessairement artificiel [...] cela n'exclut pas la sincérité de celui qui écrit. Mais le genre même est trompeur, dans la mesure où le lecteur y chercherait un reflet exact de la réalité vécue<sup>12</sup>.

On doit sans doute comprendre qu'il ment, qu'il enjolive ou qu'il invente<sup>13</sup>. À l'occasion de ses quatre-vingts ans, le journaliste Georges Laffly écrit un article auquel Curvers répond :

Je suis de mon côté, hanté nuit et jour par la redoutable question que vous posez fort bien : que répondre au souverain juge quand il me demandera ce que j'ai fait des talents qu'Il a bien voulu me confier ? La meilleure réponse qui me vienne à l'esprit serait : « La faiblesse de mon caractère et les circonstances défavorables, que je n'ai pas su dominer, ont concouru à m'empêcher d'ordonner ma vie et mon travail comme je l'aurais dû. La plus grande partie de mon œuvre et peut-être la plus belle est restée dans ma tête à l'état de brouillon. Seigneur, fendez-moi le crâne et voyez Vous-même » (s.d. Archives Laffly).



À défaut de pratiquer cette chirurgie, il reste les textes, parmi lesquels ce journal, d'ailleurs « trop copieux », qui reflète mal ses pensées. Quand il le relit, le 15 avril 1952, il en est si déçu qu'il songe à « tout brûler » – mais il n'en fait rien. Si on peut affirmer et montrer que le diarisme gidien touche à la perfection, nous sommes loin de nous aventurer sur ce plan avec le journal de Curvers<sup>14</sup>.

C'est en 2010 que nous avons édité le journal de Curvers. Nous n'avons retenu que les cahiers qui correspondent à une définition *stricto sensu* du journal intime (écrit où l'on relate de manière plus ou moins régulière, en principe au jour le jour, faits, impressions ou réflexions personnelles). Curvers n'est pas très assidu et abandonne son journal durant de très longues périodes. Les notations les plus « denses » de Curvers sont celles qui correspondent à la période 1940-1944.

Avec Henry David Thoreau, interrogeons-nous : « Y a-t-il pour le poète une autre œuvre qu'un bon journal ? Nous ne tenons pas à savoir comment a vécu son héros imaginaire, mais comment lui, le héros réel, a vécu au jour le jour<sup>15</sup>. » On peut donc choisir de lire le journal comme une rencontre avec le héros Alexis Curvers, cet homme qui prend le temps, alors qu'il lui semble en avoir si peu à lui, d'écrire qu'il voudrait écrire... Déterminer son caractère, essayer de cerner ses contradictions, ses doutes, ses enthousiasmes, ses déceptions, ses souffrances, c'est aussi comprendre l'activité créatrice et son absence, en se gardant de porter des jugements moraux trop hâtifs, et grâce à des textes mis trop vite au rebut.

L'intention de Curvers est en partie de noter des faits, des anecdotes ou des

réflexions, d'ébaucher des portraits ou des descriptions (il transcrit attentivement, par exemple, les expressions familières ou en wallon qu'il entend) qui pourraient lui servir dans un roman à venir – quoiqu'il contredise cette assertion : « je tiens en réserve, pour mon roman, ce qui pourrait en être le meilleur », estime-t-il, non sans coquetterie, le 9 août 1941. Mais a-t-il réellement utilisé ses notes ? Dans l'affirmative, quel est le traitement qu'il réserve à la « réalité » pour la transformer en fiction ? Le travail du généticien des textes pourrait commencer là : comment Curvers-écrivain travaille-t-il ? D'où lui vient son inspiration ? L'édition d'un tel journal permet plusieurs analyses, littéraires, psychologiques, sociologiques, anthropologiques, historiques...

### La vérité vous délivrera<sup>16</sup>

Quand Alexis Curvers entame la rédaction de *La vérité vous délivrera*<sup>17</sup>, la guerre est terminée ; près de sept ans se sont écoulés depuis la première parution d'un autre conte, *Le Ruban chinois*, auquel *La vérité vous délivrera* paraît faire suite. Le manuscrit conservé est rédigé sur le même papier verdâtre que bien des « pages éparses » contenant des fragments du journal tenu par Curvers à la fin de la guerre<sup>18</sup>. C'est d'ailleurs dans ce journal, à la date du 1<sup>er</sup> février 1945, qu'il note quelques projets d'écriture : « Tout prendra place dans *la Machine infernale*, la nouvelle histoire de M<sup>lle</sup> Cauvin, et dans les autres *Histoires d'affamés*<sup>19</sup>. »

*La vérité vous délivrera* remet en scène les demoiselles Cauvin qui sont, comme dans *Le Ruban chinois*, les héroïnes du récit. Mais leur existence n'est plus celle,



relativement paisible, des années 1936-1937. Grâce-la-Romaine, « bourgade heureuse » où elles habitent toujours, vit les derniers soubresauts répressifs de l'occupant et l'anarchie des premiers jours après la libération. Et Grâce-la-Romaine ressemble comme deux gouttes d'eau à Tilff-sur-Ourthe, bourgade proche de la ville de Liège – d'ailleurs nommément citée<sup>20</sup> –, où Alexis Curvers réside depuis son mariage, le 21 septembre 1932. De nombreux lieux décrits correspondent à la réalité : le siège de la Gestapo, boulevard Piercot ; la gare, au bout de la rue des Guillemins et du boulevard d'Avroy ; les « Terrasses », aujourd'hui Esplanade Albert I<sup>er</sup> ; la Citadelle, construite par les Hollandais et servant de prison aux Allemands ; la prison Saint-Léonard, rue Féronstrée, aujourd'hui démolie... Curvers intègre des lieux et des faits réels. Par exemple l'étang du Parc d'Avroy dont les canards ont été rapidement « consommés », le remplacement des ponts sur la Meuse par des passerelles en bois, constamment surveillées par des sentinelles allemandes, les Gardes wallonnes, milice armée du parti rexiste dont les membres étaient appelés « gardes noirs », le bol de malt et le pain spongieux qui faisaient l'ordinaire de dîners peu appétissants...

Curvers raconte, dans *La vérité vous délivrera*, des épisodes dont il a été témoin, qu'il a vécus et qu'il rapporte aussi dans son journal intime. Ainsi en est-il de sa propre arrestation par la Gestapo le 14 juillet 1944. À la date du lundi 17 juillet 1944, le journal enregistre : « C'est vendredi, inoubliable 14 juillet, que la maison a été visitée, puis moi emmené et interrogé toute la journée. » Le 23 octobre 1944, Alexis Curvers dépose plainte dans une lettre adressée au

bourgmestre de Tilff : son voisin, rexiste et collaborateur notoire<sup>21</sup>, furieux sans doute que le juge de paix ait donné raison aux Curvers pour une affaire de mur mitoyen trop élevé, les a dénoncés, provoquant ainsi l'arrestation du 14 juillet.

Le 27 février 1945, Alexis Curvers est appelé à déposer – le 16 novembre 1945 il se rend à Charleroi pour témoigner<sup>22</sup> – près la Cour militaire dans l'affaire Lambert Destexhe / Joseph Bologne. Le procureur général de la cour d'Appel et le bourgmestre de Liège, finalement acquittés, étaient « traduits en justice pour avoir fourni des listes de communistes, de maçons et de *souteneurs* aux Nazis<sup>23</sup> », dénonciation ayant entraîné l'arrestation, le 22 juin 1941, et la déportation de nombreux militants *communistes*. La déposition de Curvers, prudente, précise son adhésion au mouvement anti-fasciste et sa participation au Comité de Vigilance des Intellectuels anti-fascistes. Il fait état d'une visite d'un agent de la Gestapo en 1943, de l'arrestation du 14 juillet 1944 et de ses soupçons : le voisin, échevin et chef d'une section rexiste, était locataire d'un autre rexiste et sous-louait la maison à un troisième rexiste notoire<sup>24</sup>. Ces trois personnages, intimement liés, n'ont pas cessé, durant l'occupation, de lui manifester leur hostilité<sup>25</sup>... L'occupant pouvait objectivement suspecter le couple Marie Delcourt – Alexis Curvers, et ce à plus d'un titre<sup>26</sup>. Le climat d'après-guerre permet-il ces rappels douloureux ? Quant à l'événement au cœur du *Ruban chinois*, et probablement de la vie des Curvers, l'adoption d'un enfant espagnol, il n'est pas rapporté dans le journal.

Entre *Le Ruban chinois* et *La vérité vous délivrera*, quelques fils conducteurs : un galon bleu « noué [...] comme un turban léger sur



les tempes outragées<sup>27</sup> » d'Henriette et un enfant. Mathilde Cauvin se souvient à l'une ou l'autre reprises de Juan Tapiosa, le petit Espagnol, rapatrié, selon elle, en 1941. Oserait-on dire que le chat Mistigri l'a remplacé avantageusement, comme c'est peut-être le cas dans la vie des Curvers ? Et sans doute le texte inédit constitue-t-il une ébauche de roman – mais *Le Ruban chinois* y aurait-il trouvé sa place ? – plutôt qu'une nouvelle. La tension se relâche rapidement et l'intrigue se perd en digressions descriptives, caractéristiques d'un récit qui devrait prendre de l'ampleur. De même, dans une lettre du 15 août 1955, Marguerite Yourcenar reprochera-t-elle à l'auteur de *Bourg-le-Rond* d'y « mélange[r] les techniques du conte satirique et celles du roman réaliste de longue haleine<sup>28</sup> ». Mais le choix du titre, qui étonne et ne s'explique qu'à la fin, trahit peut-être un procédé récurrent – si tant est que les dernières pages conservées constituent réellement la fin du récit. Ici, la surprise du lecteur provient du contraste entre le dérisoire feuilleton populaire que lit Mathilde (*La vérité vous délivrera* de Gh. du Montrésor<sup>29</sup>) et le sort cruel que la Gestapo réservera probablement à Anne.

Dans *La vérité vous délivrera*, les personnalités des deux sœurs se différencient et on y reconnaît quelques traits de caractère de l'auteur chez Mathilde, et de Marie Delcourt chez Anne – du moins ceux que le témoignage des proches<sup>30</sup> ou le journal inédit de l'auteur révèlent. Ainsi la première est-elle rêveuse et indolente, la seconde énergique et décidée. Dans ses *Notes sur l'art du roman*, le romancier évoque sa technique pour créer un personnage au moyen de subtils mélanges :

Vous [romancier] êtes seul à savoir de lui [personnage] des choses que vous

n'oserez pas dire : la couleur de sa peau près de l'aîne, la sensation qu'éprouve son corps au contact des vêtements. Vous souffrez d'un petit rhumatisme qui lui pince parfois le bras gauche et dont lui ne s'inquiète jamais...<sup>31</sup>

À l'évidence, l'auteur met beaucoup de lui-même dans ses récits. Mais il est tentant de chercher des modèles dans son entourage. Grâce à ces textes « résiduels », nous avons exploré quelques pistes. Le personnage de Mathilde pourrait ainsi être inspiré de la compagne de Marie Delcourt, Hélène Legros, décédée à Tilff en septembre 1933, qu'Alexis a bien connue et à qui il dédicace son *Bourg-le-Rond* en 1937<sup>32</sup>.

Les demoiselles Durieu, évoquées dans le journal, sont une autre source possible : enfant, soir et matin, il longéait le mur de leur jardin. Après leur déménagement à la rue Bois-l'Évêque, « elles voulurent bien [l']y recevoir en ami ». De l'avis d'Antoinette Pirlet, fille de Jean Hubaux (ami des Curvers), la description des demoiselles Cauvin correspond bien à celle des demoiselles Durieu, voisines des Hubaux rue Bois-l'Évêque. Dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*<sup>33</sup>, écrits pour la famille, Marie-Claire Laisney, aînée des filles Hubaux, décrit ainsi les demoiselles Durieu :

Ces deux sœurs, âgées d'une cinquantaine d'années [...] [a]lertes et frêles [...] avaient le culte de la beauté et rentraient du travail en courant pour voir leur jardin sous une certaine lumière à une heure bien précise. Tout dans leur petite maison était raffiné sans être luxueux. Elles semblaient



vivre dans un monde de beauté, de bonté.

Les demoiselles, qui avaient prêté une chambre à un mouvement de résistance, sont mortes, folles, dans un camp de concentration, précise-t-elle encore. Curvers retient que, lors de l'arrestation en juin 1942 – elles allaient être emmenées à Ravensbrück –, elles eurent l'admirable présence d'esprit de confier leur chat aux voisins. Quelques détails des deux contes correspondent à la réalité : une nourriture simple et bonne, un jardin rempli de fleurs, des liens avec quelques Russes orthodoxes, une prédilection pour le bleu, mais ne suffisent pas à étayer l'hypothèse d'une source d'inspiration unique.

Dans le second texte, c'est Mathilde Cauvin qui a la vedette : sa sœur arrêtée, elle se retrouve seule et apprend à vivre par et pour elle-même. Désormais, elle doit prendre des décisions, se faire une opinion personnelle sur tout. Anne aurait-elle aussi condamné les résistants de la dernière heure ? Aurait-elle eu la même indulgence pour la fille tondue ?<sup>34</sup>... Mathilde espère en vain que la Gestapo libérera sa sœur, comme elle a été libérée elle-même, sur sa bonne foi, ou parce qu'elle a dit « la vérité » – *veritas liberavit*. En tout cas, elle a découvert que « tout mal vient d'un mensonge », mais aussi que « la vérité, pour remporter sur le mensonge une victoire terrestre, doit s'aider elle-même des armes du mensonge ». Anne restera absente, prisonnière, morte peut-être.

Derrière « l'anecdote » de guerre, on lit aussi le témoignage d'un homme qui éprouve une grande difficulté à vivre en marge d'une société hypocrite imposant mœurs et comportements

conventionnels. Dire la vérité n'est-il pas un acte révolutionnaire ?

Il est permis de tout dire, sauf la vérité. La vérité fait scandale. Celui qui ose la dire se met hors la loi. Le voilà retranché dans une solitude parfaite : tout secours extérieur lui est refusé, mais aussi nulle contrainte ne pèse plus sur lui. Cette liberté, comme les autres, est le fruit du courage. La vérité délivre non celui qui la reçoit, mais celui qui la dévoile<sup>35</sup>.

Ne peut-on voir dans la disparition d'Anne, pour Curvers, une façon de se libérer des longues années passées dans le huis-clos tilffois, sous la férule – aimante – de sa femme, qui lui est comme une sœur ? Même s'il ne connaît que les désagréments de la guerre, peut-on réellement mesurer l'impact de ces sombres années sur sa personnalité tourmentée ? D'autant qu'être épargné par les malheurs<sup>36</sup> suscite un sentiment de culpabilité souvent exprimé : n'est-il pas un privilégié ? Il s'en accuse, très pudiquement, dans une lettre à Henri Calet<sup>37</sup> notamment, le 16 janvier 1946 : « Je reste très sonné, vous savez, quoique n'ayant guère encaissé moi-même, ou parce que. » À Jean Schlumberger aussi, qu'il plaint (le 2 octobre 1944) de subir des « drames et horreurs » bien plus graves que les siens et à qui il confie (le 12 avril 1944) son angoisse face à l'épidémie de dépressions qui se répand autour de lui<sup>38</sup>.

Tous ces éléments, recueillis dans des documents destinés à l'oubli, concourent à expliquer pourquoi Alexis Curvers se montre incapable de terminer le récit entrepris. Dans le paquet contenant le manuscrit *Cauvin*, on trouve une coupure du *Figaro* d'un article de Julien Green,



« La Jeune fille aux joues roses » (3 janvier 1946). La chronique relate la visite de l'auteur à une jeune rescapée des camps d'extermination qui raconte :

Ils m'ont fait mourir... Mais c'est nous qu'on devrait juger à Lunebourg. Si, c'est nous. Si nous avons été *pures*, Auschwitz nous aurait tuées... Voyez-vous, un être pur ne pouvait survivre à Auschwitz.

Ce récit de la déportée sonnerait-il le glas de celui de Curvers ? Peut-il s'arroger le droit de prendre la parole à la place des victimes ? Theodor W. Adorno, Romain Gary ou Primo Levi ont, plus longuement ou de façon plus théorique, tenté de répondre à la question : « Peut-on écrire, des romans ou des poèmes, après Auschwitz ? » Mais Curvers semble avoir tout simplement laissé moisir ses textes dans ses tiroirs.

### « Les Détours obscurs »

Un roman presque achevé est aussi resté dans les tiroirs. Commencé en 1956, ce sont les déboires avec les éditeurs – Gallimard refuse d'éditer *Tempo di Roma*, Laffont n'a pas encore accepté – qui semble, paradoxalement, avoir eu un impact positif sur l'écrivain. La personnalité exaltée d'Alexis Curvers le jette dans des états d'âme contradictoires qui le font passer successivement et très rapidement par des hauts et des bas extrêmes. Ainsi, à la veille du refus de Gallimard, auquel il s'attend, il se confie à son ami le critique et poète Yves-Gérard Le Dantec, le 14 juin 1956 :

Le comble est qu'il m'est venu en voyage [en Allemagne] l'idée d'un nouveau roman, si impérieusement

qu'il m'a fallu plus d'une fois m'arrêter pour noter au vol une idée obsédante mais fugace. Cela tournera autour de la Princesse de Clèves. Drôle de chose, vous verrez, si elle se réalise. Mais quel nouvel effort en perspective ! J'en suis d'avance anéanti. Que de choses il me reste à faire avant de mourir ! Dieu ne m'a pas donné la force suffisante<sup>39</sup>.

Il en parle aussi à Paul Dresse, non sans humour, le 31 mai 1956 :

[J]e commence un étrange récit inspiré de la *Princesse de Clèves* : ce sera le quatrième ouvrage où je verserai le sang de mon cœur encore blessé. Je pleurais ce matin en écoutant le *Tantum Ergo* : j'offrais mes larmes à Dieu, en sentant bien qu'elles m'étaient arrachées, au fond, par Aphrodite. Mais Dieu est assez grand, je pense, pour tirer parti de l'œuvre des autres dieux.

Sans doute en effet la passion pour Arille n'est-elle pas encore consumée, comme le laisse penser une lettre énergique, volontariste, de Marguerite Yourcenar, le 17 juillet 1956. Il s'agit de remonter le moral (ou les bretelles ?) du dépressif. Quand elle parle de « crise recommençante », il s'agit tout à la fois de la passion amoureuse pour Arille et du refus de Gallimard de publier *Tempo*. Pour elle, Curvers est tout simplement masochiste.

Cher Alexis, vous me voyez désolée, non par ce bouleversement, ou cette crise sans cesse recommençante, comme celle d'une fièvre intermittente ou d'un mal de dents, mais par le fait que vous semblez vous y complaire, et que j'ai peur que bientôt vous ne



pourrez plus vous passer du stimulant qui consiste à être malheureux. J'ai sur tout cela des idées qui me sont particulières, et qui peuvent se résumer en un mot : essayer d'exclure le malheur. Notre époque a tant aimé le désespoir et l'angoisse en toutes choses qu'elle m'en a à jamais dégoûtée. À quoi nous sert notre intelligence sinon à prendre ce [qui] s'offre et à refuser ce [qui] ne mérite pas de nous importuner si longtemps ? [...] [V]ous me semblez ajouter à la potion amère qu'est cette aventure cette goutte de poison qui consiste à aimer souffrir.

Ne m'accusez pas de plat optimisme. Je sais fort bien que la vie est affreuse, ou que nous l'avons faite telle. Mais les possibilités de remodeler cette matière à l'image du bonheur me paraissent toujours très grandes pour des gens comme nous. J'ai horreur de voir un oiseau donner de la tête contre une vitre fermée, quand il y a des portes et des croisées ouvertes.

Je ne m'étonne pas du résultat Galimard. Ces gens ne publient guère qu'un groupe, groupe très dilué, il est vrai, fait des amis – des amis, ou du moins se conformant exactement au genre de la maison. Publié par lui, vous n'auriez été ni payé, ni lancé, c'est à dire pas édité du tout. Je ne vois pas ce que vous perdez à ce refus ni pourquoi vous n'essayez pas ailleurs<sup>40</sup>.

Si Curvers suivra finalement le conseil de Yourcenar en matière d'édition, il n'a cependant pas son pragmatisme à toute épreuve. Aussi ne lui parle-t-il pas de son nouveau roman. Né dans la tête d'un jeune homme de 50 ans, amoureux coupable,

« Les Détours obscurs », du moins les 137 pages dactylographiées que nous avons eues entre les mains, névoquent que les prémices d'un banal adultère, dans un cadre désuet. L'allusion au vers de Racine est sans aucun doute le symbole du malentendu qui y règne entre les personnages.

Le 19 juin 1957, Curvers écrit, cette fois à sa femme, Marie, comment le Pélican, un café liégeois, l'a inspiré pour son roman *Tempo di Roma* et continue à l'inspirer pour « Détours obscurs », par le biais d'une gestion du temps peu rationnelle :

J'ai longtemps rêvé hier dans un petit café inconnu de la place Saint-Jean où j'étais entré par hasard parce qu'il porte le nom auguste du Pélican. Et quelle n'a pas été ma surprise de découvrir là, à l'intérieur, un fragment sur verre de l'ancienne enseigne peinte du vrai Pélican ! [...] Tu ne peux savoir tout ce que M<sup>lle</sup> d'Amersœur [l'héroïne de « Détours obscurs »] a gagné à cette heure perdue.

Son journal continue de lui fournir des anecdotes. Le 7 juin 1950, il y écrivait :

Les bienfaits de la science. – Un hélicoptère ayant répandu des produits insecticides sur les zones marécageuses de la région d'Anvers, voilà les Anversois momentanément délivrés des moustiques. Mais toutes les abeilles ont péri ; et probablement les premières, ce qui est précieux étant toujours fragile. Les apiculteurs portent plainte.

Le fait divers est transposé dans le roman. De même ce passage daté du 19



octobre 1944 alimente-t-il la description de l'état d'esprit de Jacques d'Amersœur, héros du roman inachevé :

N'étais-je pas guidé par un sûr instinct lorsque, dans mon adolescence, je voulais devenir religieux ou prêtre ? Ne pressentais-je pas alors qu'il n'y avait pas de place pour moi dans la vie active, dans la vie du siècle ? Depuis, j'ai perdu la foi et je me suis beaucoup dissipé. J'ai joué la comédie de l'activité, sans oser m'avouer qu'elle me pesait affreusement, et me coûtait sans compensation. Pour faire comme tout le monde, j'ai joué au tennis, nagé, assisté à des réunions, etc. – et il m'a fallu des années pour prendre conscience que tout cela m'assommait. (Le seul sport que j'aime, monter à cheval, implique solitude ; j'ai eu peu d'occasions de le pratiquer ; et d'ailleurs, ce n'est pas en tant que « sport » que je l'aime.) Eh ! bien, je me demande si ma présente réclusion n'est pas l'aboutissement de mes aspirations de jeunesse. En réalité, me voici entré en religion ; je vis comme un moine, avec austérité, recueillement, égoïsme ; les affaires du monde me sont profondément indifférentes, tout me semble frivole et vain. Deux choses seulement m'importent, et dans leurs formes les plus abstraites ; encore se ramènent-elles peut-être à une seule : ce sont la justice et la beauté. Mais pourquoi en moi cette flamme de désir qui s'acharne, et qui, faute d'aliment, devient fumeuse et rampante ?

Notons le détail : plutôt qu'un rapide voyage en hélicoptère, Jacques d'Amersœur

opte pour un retour à cheval, en solitaire, avec sa jument Gamine, d'où il jouit du « plaisir de voyager sans cage » et de « l'antique prestige » que lui donne sa position privilégiée : ni trop éloigné ni trop près des paysages, il peut les contempler à loisir, en apprécier les beautés et la poésie (p. 79).

Peut-être décèle-t-on encore l'influence de Gide quand Curvers décrit le travail de l'héroïne, M<sup>elle</sup> d'Amersœur : elle compose une gigantesque tapisserie représentant les moments forts de *La Princesse de Clèves* alors que son frère, M. d'Amersœur, avec qui elle vit, cherche un sens à sa vie oisive, notamment en essayant d'écrire un essai qu'il a intitulé « L'antichambre des Cieux<sup>41</sup> ». Gide et Curvers ont en tout cas la même admiration pour M<sup>me</sup> de la Fayette – ils ne sont pas les seuls. Le 1<sup>er</sup> mars 1940, toujours dans son journal, Curvers écrivait au sujet du *Bal du comte d'Orgel* :

[...] tout m'enchanté : le ton des sentiments, celui du récit, et l'ordonnance fine et abstraite de la composition en fugue (tout le roman est lui-même, depuis la première phrase, un *bal*, qui fait penser à des Villas d'Este, à des tableaux Renaissance un peu guindés). [...] Un peu trop sensible aussi la marque de Cocteau. Mais n'importe : ce livre restera le joyau du début de cet entre-deux-guerres qui nous devient maintenant si magnifique.

Transposons ainsi : Raymond Radiguet a écrit ce roman (1924), avec l'aide d'un mentor, comme Curvers a besoin des encouragements et du soutien inconditionnel de sa femme pour écrire. Pastiche de *La Princesse de Clèves*, *Le Bal du comte d'Orgel*, met en scène Mahaut d'Orgel qui



lutte contre la passion l'entraînant vers François de Sérèuse. Quand son mari reçoit ses aveux, il tient à sauvegarder les apparences et, « avec une frivolité grandiose », entend que François assiste au bal qu'il donne. En 1940, Curvers ne sait pas encore avec quelle dignité et quelle tendresse sa femme réagira à l'aveu de ses amours pour Arille<sup>42</sup>. Fin janvier 1955, il se confiait à Paul Dresse :

[J]e traverse depuis des mois une épreuve de sang et de feu ! une passion dévorante – elle me dévore en effet – s'est allumée en moi et me fait revivre au centuple, à un âge où l'on n'est plus de taille, toutes les affres des amours passées.

Follement amoureux d'un jeune peintre en bâtiment, Arille, fils d'Hélène De Martelaere, que Marie prend à son service, Curvers donne le beau rôle à sa femme : « mon affection n'a pas diminué (au contraire peut-être) dans cette mienne épreuve où elle [Marie Delcourt] a été à mes côtés angéliquement sublime, fraternelle, maternelle<sup>43</sup>. » Même si la passion est au cœur des « Détours obscurs », l'intrigue est loin d'être aussi scabreuse que dans la vie.

Quant aux citations et références littéraires, elles abondent au point de saturer le récit. « Quand il tente d'écrire *Les Détours obscurs*, cette réécriture de *La Princesse de Clèves* n'aboutit pas, la distance n'est pas suffisante, le poids du modèle empêche l'envol de la plume curversienne<sup>44</sup>... » Si la culture est massivement présente dans *Tempo di Roma*, c'est une bulle de savon qui entraîne le héros, Jimmy, sur les routes de Rome. « Les Détours obscurs » s'égarant

dans trop de pesanteur et Jacques d'Amérique n'a pas la frivolité de Jimmy.

### Pages éparses

**1**960 : Curvers lit la revue *Itinéraires* et rencontre son fondateur, Jean Madiran. Le récit que Curvers donne de cette rencontre<sup>45</sup> la fait tenir du surnaturel. La relation avec cet ultra-catholique tient du miracle :

J'étais depuis quelques mois lecteur assidu de sa belle revue *Itinéraires*, éprouvant le bienfait qu'il nous y dispense, dans le désarroi universel, par la fermeté de sa pensée et de sa foi non moins que par la clarté de son discours. [...] Sans crier gare, à peine a-t-il reçu le livre [*Pie XII, le pape outragé*] qu'il accourut à Liège, où nous passâmes ensemble deux jours inoubliables. L'accord entre nous fut instantané et parfait. Nous parlions le même langage et nous étions de la même patrie, qu'il servait seulement avec une compétence et une intrépidité très supérieures aux miennes. Il me demanda de collaborer dorénavant à *Itinéraires* aussi régulièrement que je voudrais. Comment n'aurais-je pas accepté un tel honneur ? Nulle part ailleurs mes écrits ultérieurs n'auraient eu leur place.

Ainsi naquit une profonde amitié qui ne s'est jamais démentie. Une preuve de plus m'en fut donnée tout récemment, quand Madiran nous raconta comment, à la lecture de ce livre, il avait eu l'étrange impression de l'avoir écrit lui-même. Cette impression ne le trompait pas. Moi aussi j'avais bien



eu le sentiment de n'être pas seul à écrire. Certes Pie XII était le maître d'œuvre. Mais il semblait s'être adjoint une tierce présence qui à mon insu me tirait d'embaras en me soufflant les mots, en suppléant à mes défaillances, en me réveillant des torpeurs où je perdais le fil de mes idées, et quelquefois en s'emparant de ma plume ; le cœur de ce compagnon battait à l'unisson du mien, et ma respiration se réglait sur la sienne. N'en doutez pas, mon cher Jean, vous étiez là à mes côtés, et nous fûmes collaborateurs avant que d'être amis<sup>46</sup>. Curieux phénomène de télépathie, assurément. N'essayons pas de l'expliquer. Des miracles, vous dis-je. (Pp. 208-209.)

Curieuse invention que cette inspiration télépathique. La correspondance<sup>47</sup> entre les deux hommes confirme cette profonde amitié : Alexis Curvers se confie, Jean Madiran fait tout ce qui est en son pouvoir pour rassurer et encourager l'homme, le croyant aussi bien que l'écrivain<sup>48</sup>, qui doute. Curvers envoie quelques longs articles à Madiran pour sa revue, que d'aucuns jugent intégriste catholique, jusqu'en juin 1966, date à laquelle il inaugure un nouveau format dans une nouvelle rubrique, intitulée « pages de Journal<sup>49</sup> ». Publier de brèves réflexions sans autre fil conducteur que cette foi qu'il a retrouvée correspond sans doute au tempérament de Curvers. Il y avait déjà eu recours auparavant, en 1949, avec « Fragments pour une mosaïque<sup>50</sup> ». En 1962, le journal bimensuel *Liberté*, publié par les « Amitiés katangaises », fait paraître des aphorismes du même genre, sous le titre « Les Carnets d'Alexis Curvers<sup>51</sup> » et la revue *Refaire*

également, sous le titre « Carnet de notes<sup>52</sup> ». Plutôt que de longs articles, « filandreux » comme dirait M<sup>me</sup> Charles Bertin, où le raisonnement de l'auteur, entrecoupé de quelques fulgurantes diatribes, passionné certes, s'égarait en remarques érudites, en digressions, en répétitions et n'en finit pas de démontrer ce qu'on comprend dès les premières lignes, ce type d'interventions, plus courtes, peuvent donner libre cours à une pensée – des *bribes* de pensée – qui n'ont pas la logique, la cohérence ou la clarté d'une argumentation efficace. La démarche de Curvers est le plus souvent de dépouiller la presse pour y dénicher, entre autres, tout élément attentatoire à la dignité de l'Église.

Dans ces premières *Pages de journal*, très fragmentées, Curvers raconte par exemple qu'il assistait à la messe dans la seule église où l'on chantait encore les complies en latin. Désormais, elles sont chantées en français et le texte sacré est devenu incompréhensible, banal. Il ajoute que dans les chapelles, ouvertes au public, des communautés de religieuses contemplatives, tout est changé : les accessoires de la liturgie nouvelle, les autels en forme de table, les cantiques en français servent à « tuer le respect par la profanation ». Dans une église d'Italie, une nouvelle fresque représente Sophia Loren, Picasso, Mao... Le marxisme s'est installé dans l'Église. Le culte orthodoxe, son faste et la ferveur du public, est, en comparaison, admirable. Curvers rapporte encore qu'un curé, surnommé le « doyen rouge », a admonesté un fidèle âgé (coupable entre autres de génuflexion avant la communion) en ces termes : « Qu'on nous foute la paix avec la transsubstantiation ! » Comme dans le *Journal*, ces notes pourraient se recycler



dans un roman, si l'auteur, fatigué, en avait encore l'ambition.

*Fragments pour une mosaïque* ou *De senectute* sont deux titres que nous avons envisagés pour rassembler les notules retrouvées dans les archives Curvers. Nous avons également entrepris de les classer par thèmes et de présenter ces thèmes par ordre alphabétique comme une sorte de *dictionnaire philosophique* curversien. Proposées à divers éditeurs, ces compilations n'ont pas trouvé preneur. C'est sans doute que l'édition de tous ces fragments, conservés par un vieillard démuné et désemparé devant le tarissement de son inspiration, peu disposé au grand nettoyage, ne correspondaient à aucune mode, à aucune *curversmania*, pour les raisons déjà évoquées ci-dessus. Ce romancier n'est-il d'ailleurs pas considéré comme mineur et dépourvu d'importance dans le champ littéraire belge, et a fortiori français ?

On peut aussi interpréter sa propension à l'inachèvement avec plus de désinvolture. À la mort de Charles-Louis Philippe (en décembre 1909, à l'âge de 35 ans), André Gide, regrettant que son ami n'ait pas terminé son *Charles Blanchard*, se serait consolé ainsi : après tout, Pascal non plus n'achevait rien<sup>53</sup>... Pourquoi s'intéresser au parcours d'un écrivain « dépourvu d'importance », qui jette sur papier des « débris » de son imagination ? Un humain parmi tant d'autres. Et pourquoi éditer, un demi-siècle plus tard, ces textes, ces « restes » de Curvers, qui n'ont pas réussi tout seuls à sauter les obstacles vers le marché du livre ? Le geste éditeur est-il gratuit ? Ne fait-il que conforter une variante, certes intellectuelle, du syndrome de Diogène ? Présomptueux aussi sans doute que de vouloir lutter contre « l'insouciant pouvoir de l'incuriosité<sup>54</sup> » dans un monde où tout lasse si vite.

## NOTES

1. Alexis Curvers, *Journal 1924-1961*, Édition, notes et introduction de Catherine Gravet, Université Paul-Verlaine (aujourd'hui Université de Lorraine), Metz, Centre Écritures, coll. « Recherches en littératures » n°3, 2010. La date seule permet de retrouver aisément le passage cité.
2. Voir notre article, avec la collaboration d'Émile Van Balberghe, « L'Homme de *Combat*. Une correspondance avec Alexis Curvers et Marie Delcourt », dans Paul Aron, Paul Delsemme et Jean-Pierre Devroey (dir.), *Denis Marion. Pleins feux sur un homme de l'ombre*, Bruxelles, Le Cri/CIEL (ULB-ULg), 2008, pp. 45-66.
3. Les lettres d'Alexis Curvers à Henri Calet sont conservées à Paris, à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, Ms. 9461.
4. Dans une lettre du 15 octobre 1956, de Jean Schlumberger à Curvers (Archives familiales Curvers).
5. Alexis Curvers, *Petit dialogue pour illustrer les conditions de la vie littéraire en Belgique*. Lecture de Catherine Gravet, Bruxelles, Le Veilleur de nuit, 2005, pp. 19-33.
6. *Collections Lebègue et nationale 1941-1949*. Catalogue, Bruxelles, Office de Publicité, s.d., p. 41.
7. Grâce à Philippe Curvers, neveu d'Alexis Curvers, nous avons eu à notre entière disposition la correspondance d'Alexis Curvers.
8. Le mystère de l'écriture (à quatre, six, huit mains ?) de ce premier roman reste entier.
9. *Journal*, les 9 août 1941, 5 octobre 1944, 23 janvier 1942, 18 octobre et 25 décembre 1944.
10. Eugène Dabit, *Journal intime (1928-1936)*. Paris, Gallimard, 1939.
11. Selon Giorgio Agamben dans *Le feu et le récit*, traduction de Martin Rueff, Paris, Payot-Rivages, 2015, le *désœuvrement* serait une condition du grand art. Ce luxe de l'oisiveté a pourtant des revers.



12. Lettre du 2 mars 1946. Dans son journal, Curvers estime le genre « fatigant à absorber » (26 septembre 1944).
13. Curvers écrit que « tous les orphelins » sont « obligés de mentir » (« Les Détours obscurs »).
14. Anton Alblas, « Autobiographie parfaite », *Bulletin des Amis d'André Gide*, 38<sup>e</sup> année, vol. 23, n° 147, juillet 2005, pp. 367-380.
15. Octobre 1857. Cité en exergue par Michèle Leleu, *Les Journaux intimes*, Paris, Presses universitaires de France, 1952, p. 1.
16. Alexis Curvers, *Le Ruban chinois*. Suivi de *La vérité vous délivrera*. Introduction de Catherine Gravet. Bruxelles, Émile Van Balberghe Libraire, « Documenta & Opuscula » n° 30, 2005.
17. Autres titres envisagés : « L'Allemand », « Mademoiselle Mathilde », « Libertas liberavit vos », ou encore « La Machine infernale ». Nous retenons *La vérité vous délivrera*, que l'auteur paraît avoir préféré. Il présente plus de cohérence par rapport au contenu. « La vérité vous délivrera » sera le titre de la seconde partie de l'essai *Pie XII, le pape outragé* (Paris, Laffont, 1964), où Curvers prend la défense du Saint-Père « outragé » par Rolf Hochhuth dans sa pièce *Le Vicaire (Der Stellvertreter)*, Hamburg, Rowohlt Verlag, 1963 ; traduit de l'allemand par F. Martin et J. Amsler, Paris, Seuil, 1963).
18. Si Alexis Curvers écrit son journal dans des cahiers toilés gris (1935-1950), mais préfère des feuilles volantes en 1945.
19. « Tout » désigne le contenu du journal ; nous ne trouvons pas d'autres mentions du projet « Histoires d'affamés ».
20. Pour rappeler qu'on est à Liège, Curvers se plaît à utiliser quelques termes wallons dans ses dialogues : *binamée* (bien gentille), *m'feye* (ma fille), *grandiveux* (prétentieux), *blablame* (bavard, vantard)...
21. M. Dave dans le récit.
22. Le procès dure du 6 novembre 1945 au 24 janvier 1946.
23. Voir Christian Laporte, « Liège, trop légaliste, aida-t-elle les Nazis ? », *Le Soir* du 14 octobre 2003, p. 3.
24. Pour Raymond Surlémont, voisin des Curvers, la transposition est évidente : les Versnik du récit, ce sont les Bomans-Binet, installés dans la maison de Victor Colle. Il se souvient très bien de leur départ précipité à l'arrivée des alliés (ils ont confié leur perroquet à la famille Surlémont), mais cette fuite a eu lieu de jour, et non de nuit comme dans *La vérité vous délivrera*, sous la protection de nombreux hommes de main, nerveux, et armés de mitraillettes.
25. *Pro justitia*, 127 février 1945, Bruxelles, Palais de Justice, Archives de l'Auditorat général près la Cour Militaire.
26. Les diverses publications et activités « gauchistes » du couple dans l'Entre-deux-guerres sont encore dans les mémoires.
27. La jeune fille est tondu.
28. Lettre originale dactylographiée, conservée dans les archives Curvers et éditée, d'après son double déposé à la Bibliothèque Houghton à Harvard – bMS Fr 372.2 (565 8) –, dans Marguerite Yourcenar, *D'Hadrien à Zénon. Correspondance 1951-1956*. Texte établi et annoté par Colette Gaudin et Rémy Poignault, avec la collaboration de Joseph Brami et Maurice Delcroix. Édition coordonnée par Élyane Dezon-Jones et Michèle Sarde. Préface de Josyane Savigneau, Paris, Gallimard, 2004, p. 480.
29. Quand les frères Curvers s'écrivent, en particulier Guillaume Curvers, l'en-tête est « (Mon) Trésor ». Le patronyme réapparaît dans *Tempo di Roma*, où il désigne une touriste suisse qui nourrit les chats romains.
30. Le comédien Stéphane Audel, de passage à Tilff le 17 septembre 1952 (*Journal intime*, Cahier 3, septembre 1952 – avril 1953, archives privées Philippe Glesener), décrit ainsi le couple : « Intelligence de Marie, son esprit analytique, son équilibre, sa solidité qui contrastent tellement avec la sensibilité d'Alexis, son émotivité, sa finesse tremblante et vulnérable. »
31. Alexis Curvers, *La Famille Passager*, Essais et contes. Bruxelles, Libris, coll. « Le Balancier », 1943., p. 223.
32. Née en 1874, originaire de Barvaux, Hélène Legros est « morte dans nos bras en 1933 », écrit Curvers le 18 novembre 1986, à une amie, Marie-Thérèse Dovillée.



33. L'exemplaire dactylographié que Madame Pirllet a eu la gentillesse de nous envoyer n'est pas daté et contient 63 pages. Autre document résiduel précieux !
34. Dans une autre lettre d'Alexis Curvers à M.-T. Dovillée, le 1<sup>er</sup> janvier 1985, après la mort de Marie Delcourt, on retrouve le même genre d'interrogations : « À chacune de ces tribulations [hospitalisations, ennuis domestiques, perte d'un animal...], comme d'ailleurs en toute occasion, une question m'obsède : que ferait Marie si elle était là ? Que dirait-elle ? Que conseillera-t-elle ? C'est peut-être pour me répondre qu'elle m'est apparue récemment, bien vivante encore qu'un peu évanescence, au cours d'un rêve extraordinaire dont je reste bouleversé. »
35. Note rédigée par Alexis Curvers, probablement au sortir de la guerre, sous le titre *Veritas liberavit vos*.
36. Deux « affreuses nouvelles » endeuillent la libération pour les Curvers : l'assassinat du docteur Jean Hollenfeltz, cousin de Marie, à Arlon par la police allemande, la nuit de la Saint-Barthélemy 1944. Et la déportation de Denise Lehmann, amie juive. Alexis Curvers, « Lettre de Belgique », *La Marseillaise*, n° 122, 20 janvier 1945, p. 2.
37. Paris, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, ms. 9461, f. 4.
38. *Idem*, mss. 17439 et 17443. Jean-Pierre Martin, biographe d'Henri Michaux (né à Namur en 1899), qui n'a pas pu participer à la guerre 1914-1918, émet cette hypothèse : « n'était-ce pas dans l'ombre portée de cet héroïsme manquant que toute sa vie se déroulait ? » Michaux avoue : « Après cette guerre de 14-18 à laquelle je n'avais pas participé, [...] je croyais justifier mon existence en naviguant au long cours... » (*Henri Michaux*, Paris, Gallimard, 2003, p. 182).
39. Paris, Bibliothèque nationale (BN), Section des manuscrits modernes, carton n° 49.
40. Marguerite Yourcenar, *D'Hadrien à Zénon*, pp. 560-561. Voir Maurice Delcroix et Catherine Gravet, « Alexis Curvers et Marguerite Yourcenar au temps de l'amitié », *Relief*, [Actes du colloque « Identité et Altérité chez Marguerite Yourcenar », Université d'Utrecht, en ligne], vol. 2, n° 2, pp. 199-215.
41. « Il manquait à son travail la même chose qu'à sa vie : un feu central, une force créatrice autour de quoi tout se fût éclairé, animé et organisé », lit-on p. 16, en écho des idées de Giorgio Agamben (le récit comme perte du feu).
42. Dans sa revue *La Flûte enchantée*, (n° 5, 6 mai 1955) Curvers publie, en regard de son sonnet « Le Démon de midi », à propos duquel Marcel Thiry lui a écrit : « vous avez écrit votre *Lucien Létinois*, cher Alexis », un poème de sa femme : « Moment ». « Chants amébées » où la passion incontrôlable n'altère pas la tendresse conjugale. Voir Catherine Gravet, *Alexis Curvers et « La Flûte enchantée » (1952-1962). Vie et mort d'une revue. Essai prosopographique*, Mons, Société des Bibliophiles séant à Mons, 2015, s.p.
43. Lettre à Le Dantec, 19 février 1955.
44. Catherine Gravet, « Comment devenir romancier à succès quand on a lu tous les livres ? », *Cahiers internationaux de symbolisme*, n°s 140-143, 2015, pp. 143-156.
45. Dans la réédition de son essai *Pie XII, le pape outragé, Bonne nuit, très Saint Père... Petite histoire anecdotique de ce livre*, Bouère, Dominique Martin Morin, 1988, pp. 193-220.
46. Curvers rappelle encore ce curieux phénomène (et va plus loin) dans une lettre d'octobre 1986 : « Oui, vous avez bien été l'auteur, le véritable auteur de mon livre sur Pie XII. Vous l'avez écrit par personne, tête, cœur, main et plume interposés, et ce fut pour moi grand honneur et grande force que d'écrire comme sous votre dictée. »
47. Nous avons versé aux archives Curvers les 42 lettres (1964-1991) que Jean Madiran a bien voulu nous confier.
48. Dédicacé à Jean Madiran, *Le Monastère des deux saints Jean* est un récit d'abord paru sous le titre « Jean », dans *Prénoms*. « Pré-textes » par André Fraigneau, Paris, Plon, 1967, pp. 131-189, et réimprimé en 2006, Arles, Actes Sud.
49. Alexis Curvers, « Tuer le respect par la profanation. Pages de journal », *Itinéraires*, juin 1966, n° 104, pp. 67-72.
50. Dans une revue belge, *Cahiers du Nord*, 21<sup>e</sup> série, cahier 80-81, n° 5, 1949, pp. 519-527.
51. N°s 13-16, 30 avril-9 juin 1962.
52. N° 2, février 1962, pp. 49-52.



53. Pierre de Boisdeffre, *Vie d'André Gide. 1869-1951. Essai de biographie critique*, Paris, Hachette, 1970, t. 1, *André Gide avant la fondation de la Nouvelle Revue française (1869-1909)*, p. 528.
54. Judith Schlanger, *Présence des œuvres perdues*, Paris, Hermann, coll. « Savoir Lettres », 2010.